

JEAN-MICHEL DELACOMPTÉE



MADAME
LA COUR
LA MORT

L'UN
EST
L'AUTRE

Gallimard

© *Éditions Gallimard*, 1992.

Le mausolée

Hélas ! nous ne pouvons un moment arrêter les yeux sur la gloire de la princesse sans que la mort s'y mêle aussitôt pour tout offusquer de son ombre.

Bossuet,
Oraison funèbre
d'Henriette-Anne d'Angleterre

Elle n'a laissé que sa mort. Une tasse de chicorée suspecte, une agonie foudroyante, la cour et la ville en pleurs, une oraison magnifique, des funérailles comme on n'en vit jamais.

Peu de décès ont bénéficié d'attentions aussi nombreuses, d'un intérêt aussi constant. D'abord l'événement lui-même avec pour témoins majeurs Mme de Lafayette et Bossuet, et au second plan Mlle de Montpensier et l'abbé Feuillet, chanoine de Saint-Cloud, puis avec les innombrables récits d'après-coup, les uns sérieux, d'autres douteux comme ceux de la princesse Palatine ou de Saint-Simon.

Ensuite, presque séance tenante, il y eut l'autopsie devant une assistance massée dans l'espace restreint de la chambre mortuaire, cent personnes en soutanes, per-ruques et chapeaux à plumes, cent regards soucieux

d'un résultat conforme au diagnostic, où se remarque lord Montaigu, ambassadeur d'Angleterre, chargé de préserver la récente alliance entre sa nation et la France. Autopsie suivie sans délai par le procès-verbal officiel signé des quinze médecins et chirurgiens présents parmi lesquels Vallot, Yvelin, Esprit, Chamberlain, sommités médicales de Paris et Londres.

L'enquête enfin, menée depuis deux siècles par une foule d'experts, Monmerqué, Walckener, Littré, Clément, Lacroix, Ravaisson, Jung, Loiseleur, Lair, France, Chéruel, Boislile, Legué, Brouardel, Le Gendre, Funck-Bretano, sans compter le comte de Baillon, Castelneau, Saint-André, Derblay, biographes de la défunte. Mystère d'une mort soudaine où chacun peut se prendre au jeu, toute preuve appelant sa réfutation et chaque conclusion son contraire sans que les symptômes d'une péritonite l'emportent en toute certitude sur l'empoisonnement supposé.

Quant aux funérailles, voyez la *Gazette de France* du 29 août 1670 : « Le roi a voulu faire rendre des honneurs à sa mémoire, qui n'eussent rien de commun avec tout ce qui s'était ci-devant pratiqué en pareille occasion. En effet, aucune pompe funèbre ne s'est faite, jusques à présent, avec la magnificence qui a paru en celle-ci ; et l'on peut même douter si ce que l'histoire nous dit des anciens mausolées pourrait égaler la beauté et la majesté de celui qui vient d'être admiré en cette cérémonie. »

Le ressort tragique de cette histoire, c'est son rythme : moins de deux mois s'écoulent entre la mission de Madame à Douvres auprès de son frère Charles II et le « Madame se meurt, Madame est morte » de Bossuet à Saint-Denis le 21 août 1670. A peine deux semaines séparent le retour d'Angleterre et la mort, le lundi 30 juin à deux heures et demie du matin, les lèvres pressées sur le crucifix d'Anne d'Autriche qu'on vient de placer entre ses mains. Neuf heures enfin entre le rafraîchissement d'une tasse de chicorée présentée par sa dame d'atours l'après-midi du dimanche 29 juin, et les petits mouvements convulsifs de la bouche qui marquent le terme des souffrances.

La précipitation des événements, le subit retournement de la gloire en « un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue », cet écart infiniment petit, cet intervalle infime entre l'éclat du monde et le corps inerte, voilà ce qui frappe les contemporains. On vous dira la mort de Madame, écrit Mme de Sévigné à Bussy-Rabutin, « c'est-à-dire l'étonnement où l'on a été en apprenant qu'elle était malade et morte en huit heures, et qu'on perdait avec elle toute la joie, tout l'agrément et tous les plaisirs de la cour ».

Nouvelle inouïe, drame stupéfiant.

Entre les deux pôles de l'extrême lumière et de l'obscurité funèbre jaillit l'évidence de notre destin fragile, cet anéantissement révélant avec une puissance exemplaire la précarité de toute condition. Le courtisan, le bourgeois, le peuple, personne n'accepte pareille violence. Car la mort de Madame s'apparente à une lame.

Elle pourfend les aveuglements. C'est un rappel à l'ordre, le poing de Dieu sur la table, l'éclair de lucidité qui dessille les consciences mortelles. Elle a l'horreur et la soudaineté d'un meurtre spectaculaire, d'un sacrifice accompli pour toute la terre. Madame succomba si brutalement, note l'abbé de Choisy, « qu'il courut mille bruits différents de sa mort, dont pas un peut-être n'a de fondement que le malheur de l'humanité ». Si impitoyable paraît en effet la démonstration qu'aussitôt circulent des rumeurs de poison, manière de récuser la vérité qu'à leur tour les autorités dénie en ordonnant l'érection d'un mausolée inoubliable.

On décèle toutefois une sorte de justice immanente dans ce renversement du sort, comme un juste retour des choses, une négation des hiérarchies semblable aux retournements de rôles qu'autorisent les carnivals : « Si quelque chose est capable de détacher du monde les gens qui y sont les plus attachés, ce sont les réflexions que fait faire cette mort », répond Bussy-Rabutin à sa cousine, et il ajoute : « Pour moi, elle me console fort de l'état de ma fortune quand je vois que ceux qui font enrager les autres, et qui par leur grandeur sont à couvert des représailles, ne le sont pas des coups du ciel. » Cependant même l'égalité ainsi rétablie ne peut empêcher le courtisan disgracié d'éprouver cette perte à son juste prix : si Bussy se sent consolé par le malheur des grands, celui de Madame le consterne.

Elle lui avait témoigné de l'amitié, à lui et à tant d'autres, redevables d'une obligeance, sensibles à sa protection ou simplement conquis. « Princesse héroïne

qui seule soutenait le brillant de la Cour », comme la chantent des vers anonymes : juste derrière la reine dans l'ordre protocolaire, loin devant dans celui des plaisirs et des arts tout au long de la première décennie du règne.

Seulement des tentures noires semées d'armoiries, une haute chapelle ardente au milieu du chœur et des luminaires innombrables. Pas de catafalque, de mausolée, de décorations peintes ou sculptées. Aucune surprise, aucun artifice, aucun effet théâtral. Telle fut la pompe funèbre d'Anne d'Autriche, mère du roi, dans la nef glaciale de Saint-Denis au mois de janvier 1666.

Dans le même temps, à Grenoble, un appareil fastueux était dressé pour elle dans la chapelle du Collège des Pères de la Compagnie de Jésus, avec de grandes machines et des sujets symboliques inspirés des funérailles alors célébrées dans les églises de Rome, Florence, Sienne ou Turin. Il fallut quatre ans à cette somptuosité funèbre pour passer de Grenoble à Paris. C'est à l'occasion des obsèques solennelles de Madame qu'elle s'y déploya pour la première fois, le 21 août 1670, dans la basilique royale, splendeur sans précédent décrite par la *Gazette* avec sa minutie coutumière et qui soutint l'éloge prononcé par Bossuet ce jour-là, où la solennité flamboyante du décor se combina exactement aux inflexions bouleversantes de sa voix.

Car il n'y eut pas seulement les mots, imprimés en

un temps record, déchiffrés sur les bancs d'école et conservés dans nos mémoires, mais aussi la mise en scène mortuaire, l'apparat baroque, inédit, sans égal.

Le portail était tendu de noir, et la nef, et le jubé. Un pavillon de drap noir tapissait la voûte du haut en bas du chœur et s'ouvrait en quatre dans la croisée. Un autre, qui tombait de la croisée jusqu'au bord des grandes arcades, aveuglait complètement les vitraux, et un troisième s'étendait jusqu'au-dessus de l'autel, de sorte qu'aucun jour ne filtrait. Tout était enveloppé dans l'épais tissu noir qui étouffait le bruit des pas, les politesses chuchotées, le crissement des prie-Dieu et des chaises. Les tentures enfoncées dans les arcades formaient des amphithéâtres maintenus par des squelettes aux piliers du chœur, avec entre les piliers les armes de la défunte attachées par des lés de velours festonné, et ses chiffres entre les piliers, peints, dorés et liés de même que les armes. Le clergé assis près de l'autel et les compagnies arrivées dès dix heures, gens de la chambre des Comptes, de la cour des Aides, de la cour des Monnaies, de l'Université, placés selon leur rang par le marquis de Rhodes, grand maître des cérémonies, et par M. de Saintot, maître des cérémonies, puis les grands précédés par cent pauvres vêtus de gris qui serraient dans leur poing des flambeaux de cire blanche, tous patientaient dans l'attente de la messe au milieu de l'obscurité que semblait obscurcir encore la luminosité extérieure de la matinée d'été, toute une foule rassemblée dans cette énorme tombe en tissu, dans ce gigantesque caveau tendu de drap noir.

Des amours drapés d'or tenaient sur leurs cuisses des torches éteintes, avec une tête de mort couronnée de lauriers sous une urne en bronze. Il y avait aussi des anges de six pieds de haut qui portaient une croix et, aux quatre coins de l'autel encadré de pentes de velours à crépine, quatre pyramides plaquées de marbre vert reposaient sur des têtes de mort en triangle surmontées d'urnes d'or.

Le mausolée s'élevait au milieu du chœur sur une estrade de huit degrés avec un piédestal octogonal à chaque coin, en marbre blanc, à côté d'une table jaspée que surmontait un autel antique où fumait une urne remplie de parfums. Et, près des deux autels dressés face à la porte du chœur, quatre figures étaient assises, allégories de marbre blanc qui représentaient la Noblesse dans un riche manteau semé de léopards et de fleurs de lys d'or, un sceptre à la main et deux couronnes auprès d'elle, la Jeunesse légèrement vêtue qui tenait une guirlande de fleurs brisée, symbole de Madame décédée dans les plus beaux jours de son printemps, puis la Poésie et la Musique qu'elle avait encouragées, habillées en nymphes et couronnées de lauriers, la première avec des livres posés à ses pieds, l'autre des instruments.

En face, se trouvaient les figures de la Foi, de l'Espérance, de la Force et de la Douceur.

Au sommet de l'estrade, entouré de trois cents chandeliers garnis de cierges blancs sous un dais tendu de velours noir suspendu à la voûte par de grandes franges d'argent, reposait un tombeau également de marbre

noir, large de cinq pieds, long de sept, que soutenaient quatre grands léopards en bronze sur un socle de marbre. Et ce tombeau supportait le cercueil qui contenait son corps, couvert d'un drap d'or bordé d'hermine avec ses armes aux coins, où l'on avait étendu le manteau ducal avec au centre la couronne recouverte de crêpe posée sur un coussin de velours noir.

Contrairement aux usages, Marie-Thérèse d'Autriche, la reine, assistait dans une tribune à cette pompe funèbre, incognito, accompagnée de personnalités de marque dont le roi Casimir de Pologne, également incognito, l'ambassadeur d'Angleterre ou le duc de Buckingham qui représentait Charles II.

Mais lorsque chacun se fut installé, que le grand maître, le maître et l'aide des cérémonies eurent pris place, que les hérauts se furent postés aux coins du mausolée et que la cérémonie put enfin commencer, on vit peu à peu les squelettes et les anges, les arcades aveuglées et les allégories, les pyramides, les autels, l'estrade aux huit degrés et le dais suspendu, les pavillons de drap, les léopards de bronze émerger de l'obscurité dans une graduelle profusion de lumières, en un éblouissement progressif de flambeaux et de cierges tandis que des urnes du mausolée, qui se contentaient jusqu'alors d'exhaler des parfums, s'échappaient soudain de grandes flammes, immense floraison de clartés qui découvrant < tout ce superbe appareil produisirent, dit la *Gazette*, les plus beaux effets qu'on pût imaginer >.

Par lettre de cachet, Louis XIV avait chargé Henri de

Gissey, dessinateur du Cabinet, d'organiser le décorum. C'est à lui déjà qu'il avait recouru pour dessiner la salle de souper du *Grand divertissement royal* offert en juillet 1668 en hommage à Mme de Montespan, un salon de verdure au bord des bassins avec le mont Parnasse au centre, prodigieux buffet suivi d'un bal dans une salle féerique commandée à Le Vau, et d'un feu d'artifice mémorable.

Mort ou amour, fêtes pour séduire les marquises ou funérailles officielles, c'est le même triomphe de l'œil ébloui, la même esthétique de l'illumination, jaillissements de fusées à Versailles sur le fond de la nuit ou surgissements de flammes sur fond de draperies noires.

Au milieu de la messe, le héraut de Bourgogne, l'un des quatre qui se tenaient debout aux coins du mausolée, alla chercher Bossuet, évêque de Condom, pour faire l'éloge funèbre. Bossuet se défiait de l'exercice. « Il n'aimait pas naturellement ce travail, qui est peu utile », note son secrétaire l'abbé Ledieu. Mais il prit le public et ne le lâcha plus, il dut même s'interrompre à cause du bruit des pleurs, et lorsqu'il eut fini tout l'auditoire était en larmes, les altesses, les officiels, les pauvres, même les prêtres.

Devant les champs de cierges, du haut de la chaire qui dominait l'assemblée curieuse de savoir comment il aborderait la mort suspecte d'Henriette mais comment, aussi, il présenterait sa vie privée, il dit : « Méditons donc aujourd'hui à la vue de cet autel et de ce tombeau,

la première et la dernière parole de l'Ecclésiaste, l'une qui montre le néant de l'homme, l'autre qui établit sa grandeur. > C'est bien ainsi en effet qu'il résolut la question de l'Homme : le mausolée par son faste même indiquait le néant, près de l'autel qui le réfutait en désignant l'immortalité de l'âme.

Madame avait franchi en un soir de souffrance tout l'espace qui distingue la vacuité mondaine du royaume des saints, gravi en neuf heures de courage l'étendue qui sépare les étourdissements profanes du mystère et de la grâce.

Comme il s'adressait non seulement aux croyants mais aux sceptiques et aux libertins, il fit d'elle un symbole, abrogeant la personne passagère, faite d'humeurs et de boue, pour peindre une élue de Dieu, déléguée auprès des sourds, des aveugles et des borgnes pour manifester Sa puissance, perdue et sauvée par Lui. S'appuyant sur l'universelle terreur de mourir, il tenta de forger en chacun la conviction d'une leçon implacable.

Qu'on se figure le prédicateur dans le silence parfumé d'encens, prenant à témoin le public et les générations futures : < Je veux dans un seul malheur déplorer toutes les calamités du genre humain, et dans une seule mort faire voir la mort et le néant de toutes les grandeurs humaines. > Il transforme même en précipice la gloire qu'elle s'était acquise.

La vie est un songe, dit-il encore.

Mais on perd la personne dans l'éloge trop pur. Nous sommes enveloppés dans le mouvement des mots

comme l'auditoire dans la noire illumination de la nef, et le détail des traits singuliers se voile, le personnage réel, vivant, se dérobe. Bossuet a préservé Henriette d'Angleterre de l'oubli pour la réincarner sous l'apparence d'un modèle idéal, la dégageant des contraintes physiques, de la cruauté des choses. Il abolit la femme provisoire, l'être aux chairs corruptibles et aux désirs changeants, il l'évacue du monument de phrases comme s'il fallait justement cette absence pour que le ton persuade, que la leçon perdure.

C'est pourquoi l'oraison demeure.

Le temps, à l'inverse, a dispersé le corps de Madame, éparpillé ses traces.

La poussière des couronnes

*Il y a aujourd'hui trois ans que je vis mourir
Madame. Je relus hier plusieurs de ses lettres ; je
suis toute pleine d'elle.*

*Mme de Lafayette,
Lettre à Mme de Sévigné,
le 30 juin 1673*

C'était la belle-sœur et la cousine du Soleil, mais aussi l'épouse de Monsieur, Philippe duc d'Orléans, que Choisy prenait pour la plus jolie créature de France. Mme de Lafayette dit de lui que « ses inclinations étaient aussi conformes aux occupations des femmes que celles du Roi en étaient éloignées. Il était beau, bien fait, mais d'une beauté et d'une taille plus convenables à une princesse qu'à un prince ». Saint-Simon, pour mieux l'ajuster, ajoute que Monsieur n'avait pas de goût pour les femmes et qu'il ne s'en cachait pas. De là les railleries et les blâmes de son frère, source de brouilles que le maréchal de Villeroi se faisait un devoir d'aplanir avec la disponibilité servile des courtisans exemplaires.

A cette prédilection pour les jeunes gens, Monsieur joignit une jalousie désespérée. C'est le mal classique

par excellence, mais poussé chez lui au point de fusion. S'ensuivirent avec Madame de longs déserts traversés de grossesses successives et de pardons accordés sans y croire.

Peu de couples se seront détestés aussi tristement, de manière si ordonnée, condamnés à ne pas se comprendre, voire contraints à se méconnaître, forcés de se haïr poliment. Et tandis que Monsieur chevauchait, armé de son or, les guerriers sans foi qui brûlaient sa fortune, Henriette faisait main basse sur les heures de plaisir dont l'avait privée son enfance.

Dans sa vie tout respire le décourageant, le décevant, l'amer. Elle connut des amours scandaleuses quoique peu charnelles, beaucoup de bruit pour du rêve, beaucoup de libelles, autant de misères. Des trahisons – confidences éventées, lettres dérobées, intimité surveillée, duplicités constantes. Personne sur qui compter ou à qui se fier, personne à aimer sans crainte. A part la tendresse de Charles son frère et la loyauté de quelques dames, on chercherait en vain une oreille amie, un amant sûr.

Le matin même de sa mort, décoiffant Mme de Lafayette pour examiner les marques causées par la chute d'une corniche qui l'avait blessée à la tête, et lui ayant demandé si elle avait eu peur de mourir, elle assura que pour sa part elle n'aurait éprouvé aucune crainte. Propos de bravache peut-être, ou considération de chrétienne. Mais plus sûrement ce que traduisait l'aveu, c'était sa lassitude, la vanité de sa vie.

Maintenant il reste surtout des ombres.



L'UN
L'AUTRE

nrf



92-X A 72770 ISBN 2-07-072770-X

99 FF